

ALLIANCE

2 Août 1944

Écrit par le Commandant FAYE
à la prison de Sonnenburg

JOURNAL d'un CONDAMNÉ à MORT

Je suis dans cette cellule depuis fin novembre 1943. A partir d'aujourd'hui, j'écrirai un petit mot tous les soirs...
Je résumerai ce que fut mon existence ici par ces quelques mots: Toutes les souffrances, toutes les misères, toutes les tristesses, isolement absolulement total (je ne dois jamais être vu par un autre prisonnier, dernièrement....). Pas un mot de qui que ce soit, pas une visite de prêtre, 50 précautions prises contre moi, les unes ridicules, les autres vexatoires certaines odieuses: Chaînes en permanence, effets retirés, deux gardiens au minimum pour m'aborder. Il est impossible d'imaginer ce que furent ces 250 journées depuis mon arrivée... et 320 en cellule depuis mon arrestation.... NOËL, le 1er de l'AN, des jours exactement comme les autres. Je n'ai pas su quand c'était PAQUES... Quelle misère!

Le 28 juin au soir, après deux jours de débat, j'ai été condamné à mort. Ce que furent ces deux journées, je le raconterai en détail par ailleurs. Elles méritent d'être connues. Depuis ce moment, mon régime a empiré: suppression totale de la lecture (j'ai eu pendant quelques mois un journal allemand par semaine et même, de temps à autre, un roman français), les chaînes remises en permanence (depuis février, on me les retirait de temps à autre mais on me les remettait peu avant les alertes) etc.... Alors que l'on imagine ce que sont devenus mon existence et mon moral. J'ai peur de la folie d'autant plus que j'ai en permanence un bruit de cloche dans la tête. A part cela, je ne souffre pas physiquement sauf de la fin et du froid. De la fin surtout... Je suis squelettique, exactement comme ces photos de prisonniers russes que nous regardions avec horreur. Du froid car cette cave est très humide. L'eau reste en permanence sur les sols; tout est imbuvé. J'ai les mains et les pieds gelés continuellement et je reste enveloppé d'une de mes couvertures de lit. Quand je dis "lit", c'est une façon de parler! Il n'est autre qu'une paillasse posée sur le sol. Il n'y a pas de dévénement dans une vie de cellulaire, la plus petite chose prend des proportions... Aussi que l'on ne s'attende pas à des révélations sensationnelles.

Depuis peu, on a installé des machines outils, une véritable usine, dans le grand sous-sol qui longe cette cellule. Et cela fonctionne jour et nuit. Alors, il y a un bruit infernal. Je ne puis fermer l'œil, même avec du papier dans les oreilles. Il ne manquait plus que ça! Je ne trouvais plus de repos que dans un lourd sommeil, inhabituel pour moi et d'probablement, à mon état physique. Dans cette solitude, ma pensée seule est active. Trop! Je ne puis la réfreiner. Ce ne sont pas les sujets qui lui manquent! J'ai l'impression que je m'use à ces éternels débats solitaires.

Avant le 28 juin, je n'avais pas de quoi écrire. Depuis, j'ai de l'encre pour le tribunlet l'avocat. Un crayon pour le reste. Le papier est très vite humide dans cette cave et cela fait très moche avec l'encre. Hier, pour la première fois, j'ai vu l'aumonier allemand: 5 minutes sous l'œil d'un gardien. Il va demander l'autorisation de me confesser dans 15 jours car il ne passe ici que toutes les deux semaines. Pour la première fois (et je ne dirai pas comment par mesure de précaution), j'ai eu des nouvelles de la guerre. Elles sont excellentes. Peut-être que ça ira vite maintenant... Et ce salaud d'avocat qui ne m'a rien fait dire, lui qui pouvait tout sauver. C'est à devenir fou! Je ne le reverrai pas avant le 15 Août. J'envoie aujourd'hui un lafus sur la militarisation de l'Alliance et un autre sur Flandrin. Qu'ils nous fusillent comme espions s'ils le veulent mais ils ne pourront pas dire qu'ils ne savaient pas qui nous étions.

72 AT 135 / VIII / pila 16 d

3ème Evasion

Depuis le jour de mon arrestation à Paris, je suis dans la même cellule à l'étage supérieur de la Gestapo, avenue Foch. Je ne connais rien d'autre de la maison. Je ne sors jamais, même pas dans une cour. Je ne sais pas comment se présente cette maison, comment on en sort et ce qu'ont les maisons voisines. Garde permanente, jour et nuit, à l'étage à quelques mètres de ma porte. Ma cellule est toute petite, ex chambre de domestique elle n'est encombrée que d'un lit et d'une chaise. L'air et la lumière arrivent par une grande lucarne qui s'ouvre dans le toit, mais à bonne distance du plafond (2 m. environ) et reliée à ce dernier par une sorte de "cheminée" quadrangulaire. Cette ouverture au centre du plafond est interdite par de forts barreaux scellés.

A priori, il n'y a rien à faire, et cependant je désire beaucoup J'ai bien découvert qu'avec un instrument très simple, il serait possible de désceller un barreau, mais il faudrait du temps, donc nécessité de reboucher après chaque séance... Enfin ce ne serait là qu'un premier pas.: comment se hisser entre deux barreaux dans cette cheminée, alors que monté sur ma chaise je les atteinds tout juste à bout de bras. D'autre part une fois sur le toit, il faut pouvoir partir; or je n'ai pas de corde. En bas, avenue Foch, il y a une garde permanente; sur les autres faces très probablement aucune communication possible avec les maisons voisines; dans les cours intérieures, il y a des chiens, etc...

Fin octobre, j'arrive à communiquer avec la cellule voisine en morse à travers le mur. Il y a là une jeune anglaise, admirable de courage, d'esprit très sport et très sympathique. C'est "Madeleine" elle ne tarde pas à m'avouer qu'elle même communique, par échange de papiers déposés à un endroit convenu WC. avec un jeune Français "BOB" Ce dernier est prisonnier aussi, mais il travaille comme dessinateur pour la maison et de ce fait à un régime tout différent. Il circule à l'étage librement, voit ce qui se passe, se fait enfermer à l'heure qu'il veut, etc... Il travaille dans la salle où se tiennent les gardes et en somme, sait tout de cette maison, ou peut tout savoir. Evidemment dès que je parle de fuite à Madeleine, elle m'avoue ne penser qu'à ça Mais comment? Je lui dis de demander à Bob. Première réaction, très défavorable: très surveillés, gents très méfiant. Il ne voit aucune possibilité. Conclusion: impossible. Madeleine revient à la charge et cette fois lui parle de moi et lui dit que j'aurais le moyen de les évacuer en avion très vite. Enfin elle lui demande ce qu'il sait des toits. La réponse est très engageante. "On peut atteindre les maisons qui donnent rue Pergolèse. Il y a un précédent qui date du début de l'occupation et c'est pourquoi on a mis des barreaux" Pour ma part, la décision est prise, mais malheureusement pour les deux autres aussi je ne peux m'y opposer. Je leur donne le "truc" pour le barreau et des conseils. Probablement poussé par la nécessité, je découvre le moyen de reboucher (mie de pain à et la corde indispensable (mon dessus de lit) Deux ou trois jours se passent en préparations et essais. Tout va bien, mais j'ai des raisons impérieuses qui me poussent à précipiter. Comme c'est Bob le plus tuyauté j'écoute religieusement ce qu'il dit. le départ est décidé pour le samedi à 4 h. 30 de manière à être dehors à 5 h. dès le début de la circulation libre. Le jeudi matin Bob me fait passer un papier. Son barreau est prêt, mais lui je le sens hésitant: il est en train de se dégonfler. J'ai tellement confiance en ses connaissances des lieux et des moyens que lui seul peut avoir, que je lui écris pour remonter son courage. Enfin, Madeleine répondant à ma question, me dit qu'elle sera prête pour le soir même. Comme la veille au soir elle a déjà fait une bêtise qui a failli tout faire échouer, j'avance le départ. Il est ainsi fixé Madeliene et moi jeudi soir à 22 h 30, Bob vendredi à 1 h. 30 au moment où il se fera enfermer. Je suis physiquement très en forme car je me suis entraîné. Je sortirai avec 20 cm de corde préparée et le reste du dessus de lit en réserve. Bob doit amener des tas de choses dont une corde et une lampe. A l'heure prévue je fais ma maoeuvre, sans le moindre bruit. C'est d'ailleurs plus dur de sortir que je ne le pensais et je me rends compte que Madeleine, et peut être Bob, seront incapables de sortir sans aide.. Je suis fou de bonheur à la vue du ciel et des étoiles; Il y a 2 mois 1/2..... Dehors je constate que les toits et le reste n'ont aucun rapport avec la description de Bob Inquiétude, mais à côté de cela je vois les rues, l'Arc de Triomphe dans le lointain, j'entends tous les bruits de Paris la nuit. Je suis libre! Vraiment ivre de joie! Trop vite hélas! Je vais à la lucarne de Madeleine qui est toujours en train de gratter son barreau. Je ne comprends pas et je descends dans sa cheminée pour lui parler. Horreur! cette fille est folle! Son barreau bien loin d'être dégagé, demande encore un nombre d'heures de travail qui à première vue dépasse la nuit. Je lui conseille de tout reboucher et de se coucher et le cas échéant de tout nier. Je lui dis aussi que je vais aller "reconnaître" car le plan Bob ne vaut rien et que je reviendrai lui dire si je pars ou si j'attends Bob comme prévu. Pleurs, serrements de mains, recommandations. Ensuite je me lance sur ce toit étroit, et très en pente, n'ayant d'autre indication valable que de gagner le côté opposé à l'avenue Foch. où je me trouve. 1er voyage en rampant que je ne recommande pas

aux gens atteints de maladie de doeur. Pas un rebord, pas une acérité ou s'accorcher;; 6 étages au dessous, le trou noir des cours intérieure; J'arrive ainsi à un coin de mur d'une maison voisine plus élevée;; il y a là pas un mètre de large et très en pente. Il vaut mieux ne pas trop regarder et foncer! J'atteins ainsi un toit plus large et c'est le bout. Je domine une terrasse d'une maison voisine un ou deux étages plus bas. Mais je ne vois pas de rue Pergolèse. Décidément les indications de Bob ne valent rien. Je ne distingue aucun détail, mais je pense bien que de cette terrasse on doit pouvoir sortir d'une façon ou d'une autre. Je me tâte pour savoir quoi faire: je pars ou je ne pars pas, Hélas! Mille fois hélas! Je décide d'attendre Bob qui lui sait sûrement ce que sont ces maisons... que c'est ainsi plus prudent! Et je refais mon voyage en sens inverse. Arrivé à mon point de départ j'entends Madeleine qui travaille. Il n'est guère que 23 heures, la circulation continue dans les rues et il fait un temps splendide. Je pense à mon départ en avion dans quelques jours. À mon arrivée à Londres! Je vois la joie de mes amis.... 2 heures 1/4 à attendre Bob. Je retourne dans la cheminée de Madeleine. Elle veut risquer sa chance de finir à temps. Cette fille est magnifique de courage. Je la supplie de faire attention au bruit. Et sans une seconde de repos elle se remet au travail, dans une position acrobatique, les bras en l'air en permanence... Peu à peu la circulation et le bruit cessent dans les rues... bientôt c'est le calme complet. Je n'entends que les bruits intérieurs de la maison. Bob qui parle fort et fait marcher la radio., le bruit sourd de l'instrument de Madeleine. À l'heure prévue Bob entre chez lui. Je suis déjà à la lucarne que je soulève avec précaution. Dès que la porte est fermée par le soldat je m'introduis dans la cheminée. Quelques secondes plus tard, je hisse Bob et nous voilà tous les deux sur les toits. Sans cette bêtise de Madeleine, nous partirions maintenant. J'échange quelques mots avec Bob qui manifestement a une trouille noire. Pour lui donner confiance, je l'emmène voir le passage. Il n'est plus affirmatif sur rien: maison occupée ou pas par la Gestapo; habitée ou pas; rue Pergolèse libre ou sentinelle etc... La trouille lui enlève une partie de ses moyens et comme toujours lui fait faire des imprudences (bruit) Comme il; porte un paquet, je ne doute pas qui il a tout ce qui était prévu: corde, outil, lampe. Que faire en attendant 5 h. Je retourne une 2ème fois pour surveiller Madeleine; j'ai peur qu'elle fasse du bruit. Elle travaille avec une ardeur infatigable. Attente dans la nuit, le froid. Plus un bruit, plus rien. Tout à côté la lumière des gardes, et, à mes pieds le bruit sourd de Madeleine. Il est plus de 5 h. 30 lorsque qu'elle a fini. Elle aussi je la hisse dans la cheminée. Petite prësommptueuse! elle était incapable de partir seule! L'un derrière l'autre nous prenons la direction de la rue Pergolèse. C'est mon 3ème voyage.... Madeleine est très impressionnée par le passage mauvais.... Elle s'en sort seule, mais avec un peu de bruit. J'organise là première corde pour pour atteindre la terrasse de voisine, et je me lance suivi de Madeleine et de Bob que je reçois dans mes bras. Tout cela ne s'est pas passé sans bruit... Je fais observer à Madeleine que sa montre lumineuse se voit comme une lampe. Elle, elle pêche par excès de confiance et Bob par trouille. Mais maintenant tout semble gagné. Nous ne sommes plus à la Gestapo!.... Inspection, la porte de la terrasse fermée à clef; un étage plus bas une autre petite terrasse où s'ouvre une large porte fenêtre; enfin, on domine une cour qui, elle donne, rue Pergolèse (que maintenant nous distinguons très bien) Bob n'a rien amené de tout ce qui était prévu, ni corde, ni passe partout, ni lampe: rien! Entre la descente directe (5 étages) et la petite terrasse et l'intérieur, je le laisse choisir, puisque c'est lui qui connaît le mieux. Mais véritablement la

trouille enlève tout jugement à ce garçon. Il préfère la corde et se met à débiter son dessus de lit en bandes (qu'il a emmené en guise de corde, De mon côté ~~juste~~ je m'étais muni de lames de rasoir qui auraient permis le débiter sans bruit) mais en le déchirant, donc avec bruit! Il est environ 4 h. 30; je finis de préparer la corde Tout à coup bruit de moteur d'avion accompagné de toute la mise n scène de la D.C.A. de Paris C'est un gros "retour" d'Allemagne, juste au dessus de votre tête. Cela ne m'inquiète nullement, comme on ne peut pas encore partir, il n'y a plus qu'à attendre la fin. Spectacle magnifique..... nous chuchotons nos impressions! Il est 5 h. environ, lorsque stupeur! une voix aigre s'élève dans la nuit. En allemand, elle parle de "lumière" et braque dans notre direction une lampe électrique. Cela vient d'une fenêtre toute proche. Cette fois je suis très inquiet mais non désespéré. Je pense: on n peut nous voir où nous sommes. Nous n'avons pas de lumière. Peut être de sa fenêtre a-t-il entendu du bruit ou vu la ~~lumière~~ montre de Madeleine qui juste avant l'alerte se "trouvait sur la terrasse, précisément en face de cette fenêtre? En tout cas il n'y a rien autre à faire que de ne pas bouger. ~~un~~ doigt, laisser tout cela se tasser. Nous avons jusqu'à 6 h pour partir (heure d'entrée dans les cellules). Les coups de canon, les chenilles lumineuses continuent. Rue Pergolèse un soldat allemand déambule. Je pense, à cause de l'alerte, qu'chez les Allemands met toujours tout en branle des tas de précautions. En fait, j'ai su plus tard que le gestapiste de la fenêtre (qui a tout fait pour notre capture) n'avait même pas pensé à des prisonniers évadés. Il croyait, ainsi que tous les Allemands alertés contre nous qu'il s'agissait de "gens faisant des signaux" aux avions anglais pour leur désigner la Gestapo! C'est ainsi que nous avons été repris! 1/4 d'heure se passe environ, le gestapiste ne dit plus rien Rue Pergolèse, le même soldat qui toujours de promène. Il suffit d'attendre et nous sommes sauvés. Tout à coup Bob se lève et perdant littéralement la raison dit "qu'il veut partir, qu'il est déjà tard, etc" et sans que je puisse l'en empêcher revient sur la partie de la terrasse en vue des fenêtres de la gestapo! Je le suis pour le calmer, et Madeline ne trouve rien de mieux que d'en faire autant.... Ca ne rate pas. C'est de lampe qui surprend Madeleine aplatie sur la terrasse et moi aussi évidemment quelques secondes. Cette fois je sens la catastrophe. Dès que je crois le gestapiste parti, évidemment alerter la maison je me précipite et les autres derrière moi. Nous atteignons la petite terrasse un étage plus bas, et je place la corde pour descendre dans la cour. Mais le soldat de la rue Pergolèse revient: coup de lampe, etc... C'est impossible descendre là. Je brise la votre de la fenêtre, qu'ensuite j'ouvre avec une extrême facilité et nous voici dans la voie à l'intérieur. A taton je gagne un couloir, atteins un escalier de service. Je crois suivi par les deux autres, mais ceux ci sont éclairés à plusieurs reprises à travers les fenêtres par des coups de lampes. Nous sommes suivis de la maison de la Gestapo. Sans aucune difficulté nous arrivons dans l'entrée de la maison. Je tourne la ~~porte~~ poignée et la porte s'ouvre..... Malheureusement le soldat est tout près. Il faut évidemment faire vite car tout à l'heure se sera l'assaut. Dès que le soldat s'est éloigné, je resors pour gagner l'extrémité de la rue Pergolèse en sens inverse. Épouvantable trahison, c'est un cul de sac! ah bob! Obligé de rentrer car le soldat revient. Bob n'est plus qu'une loque et se lamente; Madeline est anéantie et désespérée. Dès que je n'entends plus le soldat, j'ouvre la porte à nouveau. Je ne vois plus rien et je pense qu'il est en faction au bout de la rue; même peut être rentré car l'alerte est maintenant finie depuis longtemps. J'ai plusieurs solutions. Je choisis la plus mauvaise: sans souliers, donc sans bruit, je me précipite à travers la r

Il fait très noir. Si le soldat est au bout, j'essuierai un coup de feu... A la grâce de Dieu. Alors que je suis lancé à toute vitesse et que j'attends l'autre côté de la rue 50 mètres plus loin, je me bute presque dans le soldat caché dans l'ombre. Il lance un ordre et ouvre le feu, alors que par un crochet je continue ma course.... C'était un fusil mi traileur! Et tout le chargeur y passe! Sans qu'il me soit possible de dire pourquoi et comment (c'est un autre miracle de cette journée) je suis jeté à terre brutalement. Je pense être blessé et m'étonne de ne pas souffrir. En me relevant je vois une seconde sentinelle qui accourt de la rue voisine... celle où je comptais m'engager! Puis un tas de gens des armes, des revolvers!! Il en sort de partout. La suite je ne la dirai pas. D'ailleurs qui me croirait....

Pour arriver à cet échec complet, tous les démons se sont ligué contre moi. Il a fallu toutes ces fautes, et ces erreurs de Madeleine et de Bob, cette malencontreuse alerte et ce gestapiste virulant qui croit que nous faisons des petits signes aux avions revenant de Berlin! Décidément il n'y avait rien à faire, alors que j'avais pas une chance sur 50 d'écouer.... Une seule de ces circonstances imprévisibles manqua l'évasion, réussissait quand même! Et quand je pense aux conséquences.... les centaines de gens sauvés! De cette affaire on peut tirer la conclusion suivante: en ce genre de choses, il faut toujours choisir la solution présentant le plus de sécurité et que celle-là. Aucune considération de sentiment, générosité ou autre ne doit entrer en ligne de compte. Pauvre Madeleine avec sa courageuse inconscience! Pauvre Bob avec sa trouille noire!

24 juillet 1944.